

domaine sauvage  
*collection dirigée*  
*par Baptiste Lanaspeze*



L'INEXPLORÉ

© Wildproject 2023  
Suivi éditorial : Baptiste Lanaspeze  
Préparation de copie : Gayané Zavatto  
Correction : Laure Dupont

ISBN 978-2-381140-438

Illustration de couverture : Suzanne Husky et Stéphanie Sagot, *Aux arbres !  
Écotopie du Nouveau Ministère de l'Agriculture pour une stimulation des processus  
vitaux post nécronomie, préalable à la plantation d'une forêt nourricière à Nègrepelisse*,  
aquarelle (2020), 300 × 150 cm (détail).

Les illustrations intérieures sont de la main de l'auteur  
(à l'encre de Chine sur papier de riz).

Baptiste Morizot  
L'INEXPLORÉ

“domaine sauvage”

ÉDITIONS WILDPROJECT



À la mémoire de Bruno Latour,  
qui a senti et défendu,  
contre la tentation du temps à prétendre savoir où nous sommes,  
que nous entrons dans l'inconnu.

À la grâce de son amitié.



\* Départ de reconnaissance dans le temps mythique



# Sommaire

*Comment lire ce livre ?*

11

LE RETOUR DES MODERNES AU TEMPS MYTHIQUE  
Un autre nom pour la crise écologique systémique contemporaine

15

*Première reconnaissance*

S'ÉQUIPER

Quels affects pour arpenter le temps qui vient ?

75

*Deuxième reconnaissance*

PARTIR À LA RENCONTRE

Enquête sur les puissances propres des vivants

105

*Troisième reconnaissance*

VIVRE SUR PLUSIEURS CARTES

Vers des épistémologies chimériques

165

*Quatrième reconnaissance*

SE PERDRE DANS L'INCONNU

Le continent englouti

221

*Cinquième reconnaissance*

INVENTER UN CHEMIN

Vers une alterpolitique

265

*Sixième reconnaissance*

NOUER DES ALLIANCES

Décrire et fabriquer d'autres liens

307

Dernière halte

PACTISER AVEC UN FAISEUR DE MONDE

343

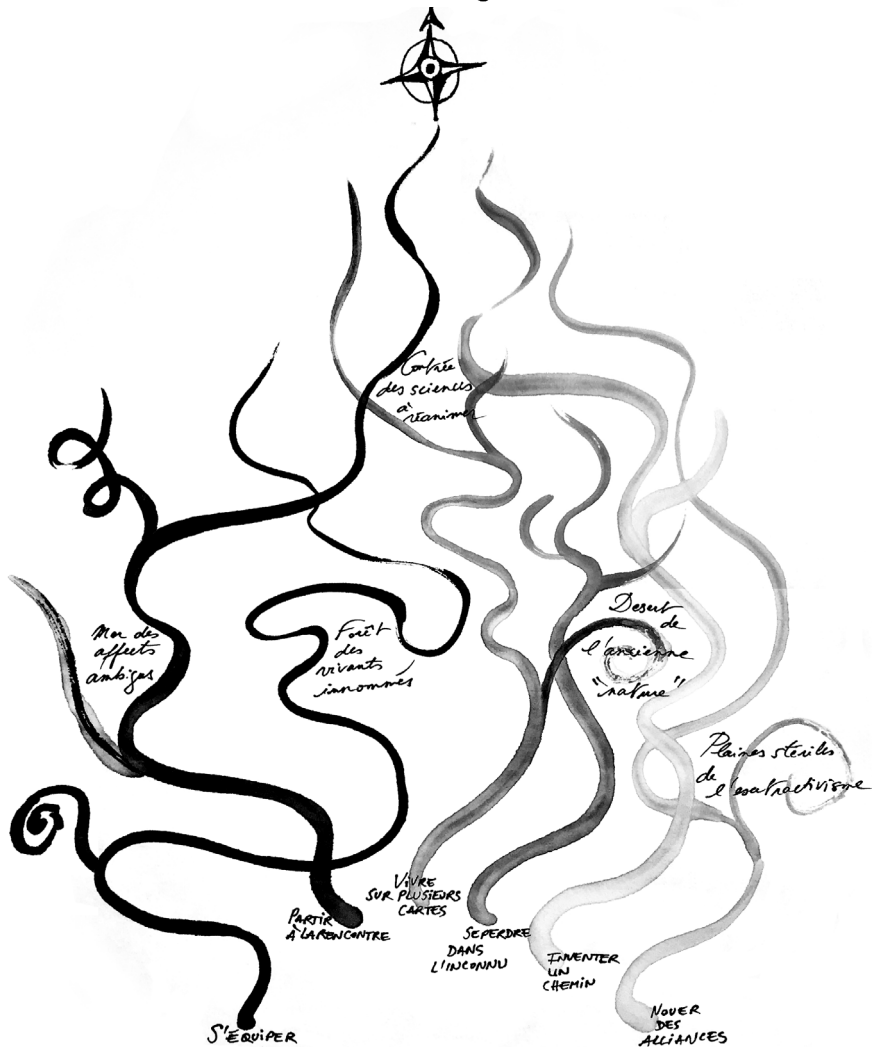
Détours

373

*Bibliographie*

415

Continent englobé



VOUS  
ÊTES  
ICI

Éspaces cartographiques  
dans notre temps mythique

## Comment lire ce livre ?

Ce livre n'est pas un livre, c'est une carte. Et ce n'est pas une carte, c'est un atelier de cartographe, dans lequel, sous vos yeux, sont dessinées des ébauches de cartes. Et ce n'est pas un atelier, puisque nous sommes chaque fois sur le chemin : c'est le récit fait en direct des parcours d'exploration trébuchants d'un nouveau continent inexploré – qui n'est autre que la Terre vivante, mais qui a brusquement changé de nature sous nos pieds. De sorte que chaque phrase ici n'est pas une argumentation définitive concernant des thèses établies, mais le mouvement vivant et errant d'une exploration conceptuelle, pour commencer à comprendre le nouveau monde qu'est notre milieu quotidien, avec ses fermes paysannes en agro-écologie et ses fermes-usines industrielles, ses océans surexploités et si habités de puissances, ses forêts banales et prodigieuses, massacrées partout et parfois repensées par des foresteries alternatives qui essaient de les considérer autrement.

Les sentiers ouverts ici, aventures d'idées qui parfois ne mènent nulle part, n'ont pas lieu sur la terre concrète, avec sa sociologie et ses écologies locales, mais dans l'espace des idées, conscientes et inconscientes, qui peuplent nos esprits et nos cultures, et nous font voir et agir d'une certaine manière *sur* la terre concrète. Car ces couches de concepts qu'on appelle « nature », « politique », « société », « choses » et « êtres », « vivants » et « humains » ne sont pas seulement des abstractions vaines qui occupent les discussions académiques : ce sont des abstractions *réelles*, puisque ce sont les cartes invisibles du monde dont on a hérité de la modernité dominante, et qui nous forcent, sans rien dire, sans même qu'on le sache, à nous comporter envers ce monde de la manière si étrange dont on se comporte aujourd'hui.

C'est dire que l'exploration entreprise à travers ces lignes ne se meut pas là-haut, dans le ciel des idées, mais ici, sur la terre des idées – des idées-forces, des idées-cartes, des idées-valeurs, et des idées-luttes.

Ce que je veux soutenir, c'est que l'originalité innommée de notre époque, c'est l'instabilisation de toutes nos relations avec le vivant. De là émerge l'idée que ce qu'il y a devant nous à découvrir, à explorer, ce sont précisément les relations aux milieux vivants qu'on habite : celles dont on hérite, celles qui sont désirables, celles

contre lesquelles lutter pied à pied, celles qu'on veut refermer. Et de manière plus profonde, je veux montrer que c'est *l'espace des relations possibles* au vivant à inventer pour demain qui est inexploré, parce qu'il a été appauvri, occulté et interdit dans sa richesse polymorphe par la modernité dualiste, qui a transformé le vivant non humain en nature mécaniste, pure ressource et décor pour l'humain.

J'ai nommé chacune des grandes parties de ce livre des « reconnaissances », simplement parce que c'est l'expression la plus honnête de leur nature épistémologique : ce sont des missions de reconnaissance, avançant par petits pas errants (d'où la forme aphoristique), tâtonnant dans le noir, sans toujours savoir où aller, revenant en arrière, se déployant parfois par un grand bond latéral, un petit détour interminable, une percée théorique qui change brusquement le fond de carte sous nos pieds, ou une avancée mineure sur une nuance. Ces reconnaissances partent d'un endroit chaque fois différent, mais elles se rejoignent souvent, avancent parfois parallèlement sur un bout de chemin, sur quelques aphorismes, la nouvelle reconnaissance bénéficiant des découvertes d'une reconnaissance antérieure, puis bifurquent, pour se croiser encore, de sorte qu'on ne pourra pas éviter des sentiments de répétitions, qui, si l'on y regarde bien, n'en sont pas, parce que l'amont et l'aval du chemin sont chaque fois différents, et que la même formule, le même concept change de nature et de portée en fonction du sentier de pensée où il est tissé : il mène ailleurs.

Dans ce périple d'exploration, il y aura probablement des passages difficiles : nul ne sera à l'abri de s'emmêler dans un roncier de technicité conceptuelle, ou de s'enliser dans un marais de références trop méconnues. Dans ces moments-là, il ne faut avoir aucun scrupule à survoler le texte en attention flottante, sans s'écorder l'esprit à essayer de comprendre le sens exact de toutes les phrases, jusqu'à l'aphorisme d'après, ou le suivant : jusqu'à un point du chemin de lecture où le texte vous parlera de nouveau, pour continuer le voyage sans risquer de rester coincé devant chaque falaise. La construction en aphorismes et en reconnaissances permet de reprendre le parcours en chemin sans avoir besoin de comprendre les enjeux exacts de chaque segment du voyage. Le survol libre est un droit absolu.

Les reconnaissances, dans notre tradition historique, ont souvent été des missions militaires, qui visaient à prendre possession

d'une terre, vaincre ses habitants, piller volontiers ses ressources – c'est précisément la fonction *inverse* que j'attribue ici à ces missions de reconnaissance de nos relations aux formes de vie non humaines. Elles doivent nous libérer des rapports belliqueux et destructeurs que notre tradition a naturalisés dans sa théorie et sa pratique des milieux – elles doivent *démilitariser* nos relations au monde vivant, pour ouvrir le champ des possibles.



*Le retour des modernes  
au temps mythique*



Un autre nom  
pour la crise écologique  
systémique contemporaine





1.

Quel type d'époque vivons-nous ?

2.

Je voudrais commencer cette enquête par une brève mise en lumière d'un point aveugle dans les diagnostics contemporains concernant le futur désirable, le monde à penser et les luttes à mener.

3.

Il me semble que beaucoup d'enjeux ont été explorés en profondeur et bien formulés aujourd'hui par l'écologie politique théorique. Ils prennent la forme d'une critique radicale et d'un dépassement de certains héritages massifs de la modernité. On peut citer par exemple le croissantisme (cette idéologie selon laquelle la croissance du produit intérieur brut est l'indicateur maître de la réussite d'une société), l'extractivisme (le stade frénétique de l'économie d'extraction qui réifie les écosystèmes en ressources à disposition), le productivisme, l'illimitation de l'économie de marché, la financiarisation de ce qui ne doit pas être financiarisé, le néolibéralisme sous ses différents avatars si complexes, l'accumulation délirante du capital, et plus indirectement son accaparement sous la forme des patrimoines, l'expropriation des moyens de production, l'adoucissement des inégalités, la xénophobie et ses replis identitaires, l'héritage colonial et patriarcal...

4.

Ce champ de pensée a également investigué abondamment comment la lutte contre les causes du changement climatique exige de nous des transformations infrastructurelles de nos économies politiques vers une sobriété réelle, des planifications énergétiques impliquant une sortie des énergies carbonées et une bifurcation intelligente vers les énergies renouvelables, parallèlement à un freinage massif et volontaire de toutes les consommations, impliquant des formes de décroissance. C'est là une sorte de dénominateur commun minimal, qui reste toutefois l'objet de controverses intenses. Il émerge enfin des discours argumentés qui montrent que cette métamorphose des infrastructures collectives ne devra pas

se faire sans justice sociale et sans lutte contre les inégalités et les discriminations, sans défense pied à pied des formes de protection sociale acquises de haute lutte au cours du 20<sup>e</sup> siècle – on pourrait continuer la liste longtemps, et la pensée de gauche critique et écologique s’y emploie avec une vigueur renouvelée.

## 5.

Tout cela, c’est en un sens exploré, investigué, outillé : ce sont des enjeux importants et des luttes qui appellent mobilisation, pensée, action<sup>1</sup>.

## 6.

Si beaucoup de questions sont explorées, d’autres, *essentiell*es, le sont moins. Notamment ce pan non négligeable du monde que constitue la question de nos relations possibles et à réinventer avec les vivants non humains de la biosphère.

## 7.

Pour pressentir que nous ne sommes peut-être pas très avancés sur le sujet, il suffit de pointer que l’essentiel des propositions contemporaines concernant la transformation de nos relations au monde vivant qui nous a faits, qui nous abrite, dans sa pluralité et ses mille interdépendances avec les sociétés et les vies humaines, tient aujourd’hui dans la formule : « mieux protéger la biodiversité ».

## 8.

Ou bien : « respecter la nature ». Ou « arrêter de consommer toute substance animale ». Ou « gérer de manière plus soutenable les ressources ». Dans ce paradigme, transformer nos relations avec les vivants est toujours considéré comme un enjeu extérieur à ce qu’il faut changer dans nos formes d’organisation entre humains.

---

1. Il existe une excellente cartographie de comment penser et activer certaines de ces luttes dans le champ précis de l’économie politique dans le dernier livre d’Eric Olin Wright, qui défend une approche plurielle et complémentaire des différentes stratégies d’action, réformistes, révolutionnaires, sécessionnistes, alternativistes, pour éroder l’alliance de ces puissances néfastes (qu’il nomme « capitalisme ») [Wright, 2020].

## 9.

C'est sur la question de la transformation de l'*espace des possibles* de nos relations aux vivants non humains que je veux enquêter. Les chemins que je propose s'allient aux critiques constructives de nos formes d'organisation économiques et politiques humaines, évoquées plus haut, mais mon enquête entend leur ajouter des dimensions qui impliquent cette fois une pensée critique et transformative de la *nature même* de nos relations aux *autres* vivants. Et cela métamorphose en partie la question du futur désirable concernant les formes d'organisation humaines – vers des formes qui sont encore inexplorées.

## 10.

Or, sur cette question du champ des possibles de nos relations au vivant hors de nous et en nous, je veux montrer que, si l'on veut bien regarder en profondeur, nous sommes égarés.

## 11.

Pourquoi ? La crise écologique systémique qui est la nôtre est bien une crise des sociétés humaines : elle met en danger le sort des générations futures, les bases mêmes de notre subsistance, et la qualité de nos existences dans des environnements souillés. C'est aussi une crise des vivants : sous la forme de la sixième extinction des espèces, comme de la fragilisation des dynamiques écologiques par le changement climatique, et de la réduction des potentiels d'évolution de la biosphère.

Mais c'est aussi une crise d'autre chose, de quelque chose de plus discret, et peut-être plus fondamental. Ce point aveugle (c'est là mon hypothèse de travail), c'est que cette crise actuelle, plus qu'une crise des sociétés humaines d'un côté, plus qu'une crise des vivants de l'autre, est une crise de nos *relations* au vivant. Cette crise-là est difficile à nommer et à comprendre, parce que notre tradition de pensée dualiste, centrée sur les entités séparées, n'est pas experte en pensée de la relation. Chacun pressent néanmoins avec précision ce qu'elle nous intime : il faut passer à d'autres relations envers les vivants de la biosphère. Mais comment les penser ?